

## UN GÉNÉRAL LORRAIN

---

Au moment où beaucoup d'entre vous remettent le pied sur le sol sacré de l'antique Lorraine, souillé encore par la présence d'un ennemi barbare, permettez à l'un de vos compatriotes de retracer en quelques lignes l'histoire admirable du général que Napoléon appelait « le Sage de la Grande Armée ». Cette histoire sera pleine d'attraits et d'enseignements pour vous, car celui dont je vais parler a été le modèle le plus parfait de la bravoure, de la modestie et de l'honneur.

Antoine Drouot, fils d'un petit boulanger de Nancy, avait dès sa jeunesse le goût ardent des choses militaires. Tout en partageant avec son père les rudes fatigues de son métier, il étudiait à fond les mathématiques et, à l'âge de dix-sept ans, il se présentait comme aspirant à l'École militaire spéciale. Il s'était rendu à pied de Nancy à Metz, vêtu d'une modeste blouse et d'un grossier pantalon. Son accoutrement fit d'abord sourire les autres candidats, mais pour

peu de temps, car, après un examen de deux heures que lui fit rigoureusement passer le savant Laplace, il fut admis premier et porté en triomphe.

Sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie, il se distingue à Fleurus, Hondschoote, La Trebbia et Hohenlinden, et y reçut les vives félicitations de Jourdan, Moreau et Macdonald. Après une expédition aux Antilles et avoir assisté à la bataille navale de Trafalgar, il prit part à la campagne d'Espagne et à la prise de Madrid. En 1809, commandant de l'artillerie de la Garde impériale, il se couvrit de gloire à Wagram. Au moment où la bataille était encore indécise, Napoléon lui criait : « Drouot, faites donner toute l'artillerie de la Garde, et écrasez-moi ces masses qui s'avancent sur mes colonnes. » Et Drouot amenait aussitôt cent bouches à feu sur le front et, sur une ligne d'une demi-lieue, vomissait la foudre. Un biscaien lui fracassait le pied. Il n'en continuait pas moins à commander et contribuait à assurer la victoire. Napoléon l'embrassa et le fit aussitôt général de brigade, baron de l'Empire et officier de la Légion d'honneur.

Vint ensuite la campagne de Russie où Drouot s'illustra encore à la bataille de la Moskowa, disant à ses officiers et à ses soldats : « Camarades, nous allons être chargés par toute la cavalerie russe. Je vous connais assez pour être

sûr que pas un de vous ne bougera d'une semelle. » Et cela fut ainsi et la cavalerie russe fut broyée par trente pièces de canon. Il n'en resta que cinq, mais l'artillerie avait quand même triomphé de l'ennemi... Dans la retraite de Moscou, où le froid fut terrible, Drouot marchait droit et fier en tête de ses hommes et chaque matin se rasait en plein air devant l'affût d'un canon où pendait un petit miroir, par 30° au-dessous de zéro.

En 1813, aide de camp de l'Empereur, il participa aux victoires de Lutzen et Bautzen, puis, en 1814, aux victoires de Champaubert, Brienne et Montmirail. Couvert de dignités et d'honneurs bien mérités, il continuait à se faire estimer et aimer par la plus grande simplicité. Il suivit fidèlement Napoléon à l'île d'Elbe, revint avec lui à Waterloo, où il tira le dernier coup de canon contre les Prussiens de Blücher, après avoir épuisé pour lui seul, en cette terrible lutte, seize chevaux.

Après la chute de Napoléon qu'il n'oublia jamais, il refusa toutes les offres de la Restauration et n'accepta que le commandement militaire de Metz ; puis, vaincu par l'âge il se retira dans une modeste demeure où il occupa ses derniers jours à recevoir les indigents et ses camarades les vieux soldats. Drouot puisait dans une foi religieuse très sincère, qui l'avait

toujours soutenu à l'heure du péril, ces sentiments de bonté et d'humanité. Honoré universellement, il mourut en 1847, à soixante-treize ans, laissant le souvenir du plus beau caractère qui ait jamais distingué l'armée française. « Une chose m'a beaucoup aidé dans la vie, aimait-il à répéter : c'est que jamais je n'ai craint ni la pauvreté ni la mort. »

Méditez cette belle histoire et saluez, sur la terre lorraine qui va revenir tout entière à la France, la mémoire d'un brave qui n'a dû les gloires et les honneurs de sa carrière qu'à sa vaillance, à sa foi, à son dévouement, à sa droiture et à son amour passionné pour son pays !

Henry WELSCHINGER,

*de l'Institut de France.*

---